



TROIS FOLIES D'UNE PAYSAGISTE

DANIELLE DIXE À LAGRASSE (1985-2008)

Ce catalogue a été publié à l'occasion de l'exposition « Danielle Dixe à Lagrasse »
Abbaye publique de Lagrasse
Banquet du Livre de Printemps
14-21 mai 2021

Une exposition organisée par
la Maison du Banquet et des Générations
et l'Association des Amis de Danielle Dixe
(AADD).

Commissariat
Marine Boutroue et Martine Dixe-Leloup
Scénographie
Francis Derussy
Graphisme
Estelle Chauvard

Les commissaires remercient chaleureusement les collectionneurs anonymes dont le généreux concours a permis la réalisation de cette exposition.

Cardère éditeur



collection REGARD D'AILLEURS

<https://cardere.fr>

© Cardère éditeur 2021

ISBN 978-2-37649-026-5
ISSN 2742-5495

Aux termes du Code de la Propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle, de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC) – 20 rue des Grands Augustins 75006 Paris – Tél. 01 44 07 47 70 / Fax 01 46 34 67 19.

FOLIES DOUCES

LE GRAIN DE SEL DES ÉDITEURS

C'est à très juste titre qu'Estelle Chauvard qualifie de « folies » les trois jardins expérimentaux de Danielle Dixe. Un mot dont le double sens autorise toutes les interprétations.

À l'instar du jardin, qui est un bout de territoire intermédiaire et protégé entre chez-soi et le reste du monde, la folie ou « maison de plaisance » apparaît dès le XVII^e siècle comme un havre d'intimité, de paix ou de mondanité, isolé dans la campagne, où l'on est à la fois « à la maison » sans y être tout en n'étant pas dehors. Selon le degré de socialité dont le propriétaire affublait sa folie, il fallait parfois qu'il la singularise jusqu'à l'extravagance. Mais celle-ci, fricotant avec la folie de l'âme, n'aurait pourtant rien à voir avec l'étymologie de son homonyme maison de plaisance, que Littré comme Alain Rey font dériver plus sobrement d'une altération de « feuillie », feuillée » ou « foillie », un abri de feuillage qui vous isole un moment du monde en toute discrétion.

Les folies recelaient souvent des jardins en apparent désordre, affilié au modèle anglais, dans la conception desquels les propriétaires lâchaient les rênes de leur imagination. En outre, des pavillons originaux voire excentriques étaient parfois dotés d'observatoires ou de laboratoires, et abritaient bibliothèques et collections.

Mais revenons donc à nos trois jardins. L'adaptation du roman de Michel Tournier consiste en un jardin clos, un refuge protecteur dans lequel se côtoient et se mélangent une nature rêvée (projection littéraire) et un paysage réel. Danielle Dixe éprouve dans cette expérience le besoin de se retirer totalement dans son esprit, en s'isolant à la fois de la maison (intérieur) et de la rue (extérieur).

Un cran au-dessus dans sa recherche, Danielle Dixe congédie son esprit et donne naissance à sa villa végétale. Guidée par un terrible manque de relation affective avec la Terre, la créatrice entre elle-même en fusion avec la « nature » dans une folie où intérieur et extérieur finissent par perdre leur sens. « Alors que je ne suis que dehors, je crois qu'on m'enferme. »

Dans la dernière étape de son parcours, le jardin politique, Danielle Dixe se réconcilie avec le collectif, la relation sociale. Le jardin apparaît comme un territoire revendiqué, domestiqué et occupé (au sens guerrier ou biologiquement territorial), pour exister parmi les hommes, avec les hommes.

« Elle voit cette domestication de la nature comme la condition de son

habitabilité par l'Homme. » Ce parcours initiatique en trois étapes fondamentales nous est apparu, à nous éditeurs en pastoralisme, comme un éclairage fulgurant : à l'instar du jardin de Danielle Dixe, le territoire pâturé et pastoral représente une nature **domestiquée**, transformée par le berger en **paysage** grâce à l'occupation collective d'un **territoire** intermédiaire entre la société (urbaine mais aussi rurale) et la nature, le sauvage. Ou comment un cheminement de pensée sur le sens de l'art peut nous aider à mieux formaliser celui du pastoralisme. Comme l'écrivent la philosophe Vinciane Despret et l'écologue Michel Meuret dans *Composer avec les moutons*¹, « le rapport du troupeau à la nourriture devient un rapport cosmo-écologique qui crée de la beauté – beauté des sites, dans leur diversité retrouvée, beauté des brebis, beauté des rapports. Tout un art de reconstruire l'étoffe bien endommagée des continuités sensorielles ». Merci à Danielle Dixe et Estelle Chauvard d'avoir suscité ce parallèle entre le travail d'une paysagiste et celui d'un berger, tous deux guidés par une conscience aiguë de l'art, de la beauté et de la relation homme-nature.

Bruno Msika, Guillaume Lebaudy

¹ Cardère éditeur, 2016.



UNE PAYSAGISTE PEU ORDINAIRE

Danielle Dixe est née en 1950 à Carcassonne. Paysagiste méconnue passée par les Arts décoratifs de Paris, elle mena une carrière erratique, marquée par les échecs et la dépression. C'est à Lagrasse, où elle résida trois fois au cours de sa vie (1985-1995, 1997-2000, 2003-2008) qu'elle réalisa ses œuvres principales.

Chacun de ses séjours donna lieu à la création d'un jardin et à une exploration menée à son extrême. Leur évolution traduit celle de ses réflexions sur le paysage, le sens de l'art, la relation entre l'homme et la nature, le rapport à la terre. *Vendredi ou Les Limbes du Pacifique* (1995) est une adaptation du roman de Michel Tournier sous la forme d'un jardin clos comme une île, dont différents chemins permettent de faire le tour. La Villa végétale (2000) est une demeure sans frontière entre l'intérieur et l'extérieur, où l'humain cohabite avec la faune, la flore et les éléments. Enfin, le jardin du Malhol (2003-2008) est issu d'une mobilisation collective pour empêcher la construction d'un parking sur une terre agricole.

Aujourd'hui, il n'en reste rien. À l'instar de nombreux autres jardins légendaires de Lagrasse, ils ont disparu. Vendus, abandonnés ou rasés, ils ne survivent que dans les témoi-

gnages oraux. Exhumer les trois « folies » de Danielle Dixe, c'est aussi raconter la place que tient le jardin dans ce village des Corbières, contraint par son architecture médiévale à cultiver fleurs et potagers le long de l'Orbieu, sur des parcelles régulièrement ravagées par les crues. Comme en ville, le jardin à Lagrasse est un luxe. Mais c'est aussi ce qui fait la renommée d'un habitant, ce qui socialise des passionnés autour de banquets et d'échanges de boutures. C'est, enfin, le lieu où s'acclimatent des plantes rapportées du monde entier, chargées d'histoires et de souvenirs.

À l'occasion de l'appel à projets de la Maison du Banquet sur le thème « Des Jardins » en 2019, une association s'est constituée pour « faire mémoire » autour de cette artiste et en proposer la première rétrospective. L'enquête commanditée par l'AADD (Association des Amis de Danielle Dixe) s'est étendue sur un an. Elle a permis de réunir différentes traces documentaires et graphiques de ces jardins ; en particulier trois séries de dessins originaux qui, en l'absence de photographies, constituent un témoignage précieux. Ces trois séries sont présentées dans l'exposition et reproduites dans ce catalogue, accompagnées de coupures de presse et d'extraits inédits de la correspondance ou des carnets person-

nels de l'artiste. Nous remercions chaleureusement toutes les personnes qui nous ont renseignés, aidés ou prêté ces pièces, sans lesquelles cette exposition n'aurait pu voir le jour. Un appel à témoignages et à documents a été lancé pour continuer d'enrichir la collection Danielle Dixe créée à la Drac Occitanie. Pour nous contacter : AADD, Abbaye publique, 4 rive gauche, 11220 Lagrasse.



VENDREDI OU LES LIMBES DU PACIFIQUE

L'adaptation littéraire en jardin

En 1995, à l'occasion du premier Banquet du Livre, Danielle Dixe présente au public un jardin sur lequel elle aura travaillé dix ans : une adaptation du roman de Michel Tournier *Vendredi ou Les Limbes du Pacifique*. Clos, construit en spirale autour d'un promontoire rocheux, le jardin retrace par une promenade soigneusement scénographiée le parcours initiatique de Robinson sur son île. Le jardin sera par la suite abandonné et progressivement démantelé par l'artiste.



Anonyme, Danielle
Dixe sur le Roc de
Cagliari, mai 1995

Un roman en forme de jardin

VISITE. À Lagrasse, une adaptation en jardin de *Vendredi ou Les Limbes du Pacifique* a ouvert à l'occasion du Banquet du Livre.

Sur le roc de Caglière qui surplombe la route de Ribaute, se dresse un jardin circulaire, cerné d'un ruisseau et d'une haute haie broussailleuse derrière laquelle on voit poindre la terrasse d'un rocher de pierres sèches. Cette île éphémère est ouverte à la visite pendant toute la durée du Banquet d'été.

À l'entrée, une poignée de cartes de tarot jonche le sol. Deux chemins s'offrent au visiteur : s'enfoncer au cœur de la haie, dans un tunnel végétal qui mène au pied du massif rocheux - on y trouvera un bouc, empaillé - ou longer la haie par la gauche, suivant le mince chemin de sable qui borde tout le jardin. Sur ce chemin sont abandonnés un fanal bricolé, calciné, et une minuscule barque en bois massif. Derrière l'île, nous atteignons de hautes cannes de Provence masquant une mare de boue. Nous devons ramper sous un éboulis pour rejoindre finalement le pied du massif rocheux, devant l'entrée d'une grotte où se dresse un grand cèdre. Entouré d'un carré de blé d'un potager et d'un enclos de chèvres, il ombrage une table mise pour le dîner ainsi qu'un grand pupitre sur lequel est ouvert un journal écrit à l'encre rouge. On peut s'enfoncer dans la grotte et, dans l'obscurité, descendre un toboggan de pierre qui mène à une cavité sculptée. Sur le sol de pierre tiède est creusée la silhouette d'un adulte couché en position fœtale. Si l'on continue notre chemin au-delà du cèdre, dans le labyrinthe de la haie, on tombe successivement sur deux alcôves odorantes : une niche de la haie dans laquelle se trouve un quillaja semblable à un corps de femme nue, puis un petit pré couvert de graminées roses et parsemé de mandragores. Le chemin traverse ensuite une arcade calcinée. Sous la voûte noire est plantée une unique



mandragore aux pétales rayés noir et blanc. Nous passons alors dans l'hémisphère arrière de l'île. Le sol monte en pente continue, achevant la spirale jusqu'au sommet du massif rocheux. Mais avant de l'atteindre, nous devons d'abord escalader un mur de pierre formant une marche géante, puis un arbre dans lequel sont accrochés un cerf-volant doré et une harpe éolienne construite à partir d'un crâne de bouc. Plus nous montons, plus nous nous exposons au soleil qui tape par-dessus les haies. Juste avant

le sommet, le chemin s'écroule en partie vers la plage de sable où est amarré un très beau voilier blanc.

Œuvre de Danielle Dixe, 55 ans, ce jardin est une adaptation du roman de Michel Tournier, *Vendredi ou Les Limbes du Pacifique*. Doctorante, cette paysagiste amateur travaille sur la mise en scène de cartes mentales. Elle avait d'abord pensé créer ici une bibliothèque végétale. Entre lectures et promenades, ce jardin de savoirs devait s'organiser et se réorganiser,

organiquement, selon le cheminement de pensée des usagers. De fil en aiguille, ou plutôt de râteau en binette, elle est venue à s'intéresser aux romans eux-mêmes, et à leur possible déploiement dans l'espace.

- *Vendredi ou Les Limbes du Pacifique est un récit initiatique, qui raconte une expérience de solitude sociale et l'apprentissage au contact de la terre, du vivant et des éléments, qui en découle, explique Danielle Dixe. C'est un matériau idéal pour une adaptation en jardin : le paysage y joue un rôle central. Comme Robinson, le visiteur s'y retrouve confronté seul. De plus, il s'agit d'une structure insulaire, organisée sous la forme d'un parcours dont les étapes sont marquées de symboles forts. J'ai choisi une mise en scène réduite au plus petit nombre d'objets possible. L'idée est de suggérer, ou de rappeler les moments-clés du livre. L'essentiel du travail d'adaptation - et l'aspect qui m'intéressait le plus - était ensuite de tenter de recréer les expériences sensorielles qui jalonnent le développement de Robinson. Avec le jardin, on ne peut pas présenter de narration, de personnages ni de dialogues. Mais, contrairement à un livre ou à un film, on peut en revanche jouer sur les odeurs, le goût, le toucher, la mise en action du corps du spectateur.*

Une visiteuse approuve : - *L'ambiance à l'intérieur de l'île-labyrinthe est très chaude, très dense, très mystérieuse. L'immersion est vraiment réussie, et l'on prend le temps de se concentrer-confronter aux éléments minéraux et végétaux. J'ai adoré cette relecture vivante d'un de mes romans favoris.* - Pour François Bon, conférencier au Banquet du Livre, - *Danielle Dixe vient de révéler un médium pour raconter des histoires, riche de nouvelles possibilités sensibles. C'est une idée que je trouve excellente et j'espère qu'elle fera des émules.*

E.C.

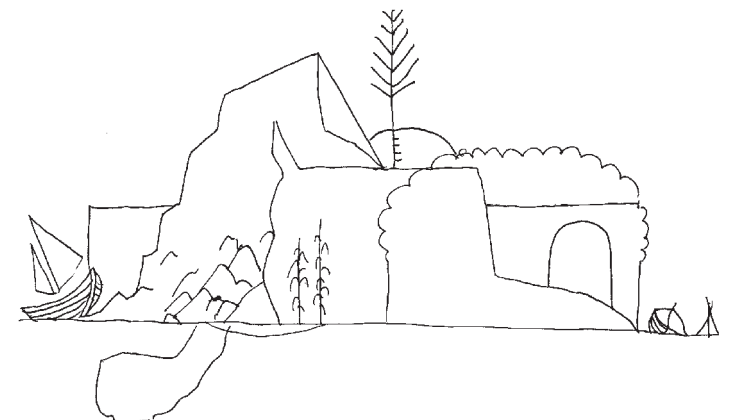
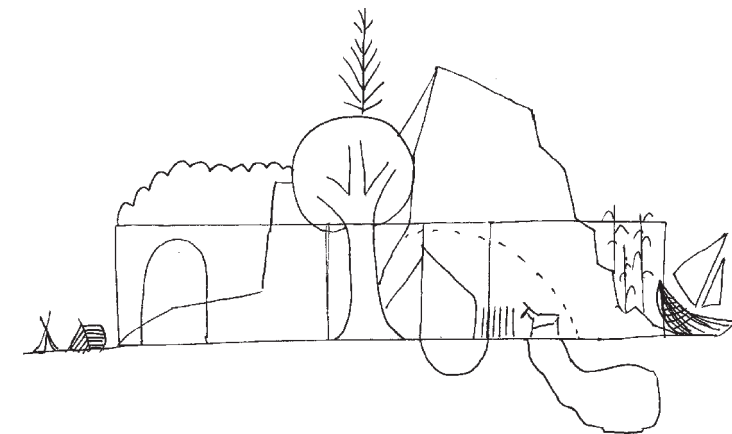
pupitre sur lequel est ouvert un journal écrit à l'encre rouge. On peut s'enfoncer dans la grotte et, dans l'obscurité, descendre un toboggan de pierre qui mène à une cavité sculptée. Sur le sol de pierre tiède est creusée la silhouette d'un adulte couché en position fœtale. Si l'on continue notre chemin au-delà du cèdre, dans le labyrinthe de la haie, on tombe successivement sur deux alcôves odorantes : une niche de la haie dans laquelle se trouve un quillaja semblable à un corps de femme nue, puis un petit pré couvert de graminées roses et parsemé de mandragores. Le chemin traverse ensuite une arcade calcinée. Sous la voûte noire est plantée une unique mandragore aux pétales rayés noir et blanc. Nous passons alors dans l'hémisphère arrière de l'île. Le sol monte en pente continue, achevant la spirale jusqu'au sommet du massif rocheux. Mais avant de l'atteindre, nous devons d'abord escalader un mur de pierre formant une marche géante, puis un arbre dans lequel sont accrochés un cerf-volant doré et une harpe éolienne construite à partir d'un crâne de bouc. Plus nous montons, plus nous nous exposons au soleil qui tape par-dessus les haies. Juste avant le sommet, le chemin s'écroule en partie vers la plage de sable où est amarré un très beau voilier blanc.

Œuvre de Danielle Dixe, 45 ans, ce jardin est une adaptation du roman de Michel Tournier, *Vendredi ou Les Limbes du Pacifique*. Doctorante, cette paysagiste amateur travaille sur la mise en scène de cartes mentales. Elle avait d'abord pensé créer ici une bibliothèque végétale. Entre lectures et promenades, ce jardin de savoirs devait s'organiser et se réorganiser, organiquement, selon le cheminement de pensée des usagers. De fil en aiguille, ou plutôt de

râteau en binette, elle en est venue à s'intéresser aux romans eux-mêmes, et à leur possible déploiement dans l'espace.

« *Vendredi ou Les Limbes du Pacifique est un récit initiatique, qui raconte une expérience de solitude sociale et l'apprentissage au contact de la terre, du vivant et des éléments, qui en découle, explique Danielle Dixe. C'est un matériau idéal pour une adaptation en jardin : le paysage y joue un rôle central. Comme Robinson, le visiteur s'y retrouve confronté seul. De plus, il s'agit d'une structure insulaire, organisée sous la forme d'un parcours dont les étapes sont marquées de symboles forts. J'ai choisi une mise en scène réduite au plus petit nombre d'objets possible. L'idée est de suggérer, ou de rappeler les moments-clés du livre. L'essentiel du travail d'adaptation - et l'aspect qui m'intéressait le plus - était ensuite de tenter de recréer les expériences sensorielles qui jalonnent le développement de Robinson. Avec le jardin, on ne peut pas présenter de narration, de personnages ni de dialogues. Mais, contrairement à un livre ou à un film, on peut en revanche jouer sur les odeurs, le goût, le toucher, la mise en action du corps du spectateur.* »

Une visiteuse approuve : « *L'ambiance à l'intérieur de l'île-labyrinthe est très chaude, très dense, très mystérieuse. L'immersion est vraiment réussie, et l'on prend le temps de se concentrer-confronter aux éléments minéraux et végétaux. J'ai adoré cette relecture vivante d'un de mes romans favoris.* » Pour François Bon, conférencier au Banquet du Livre, « *Danielle Dixe vient de révéler un médium pour raconter des histoires, riche de nouvelles possibilités sensibles. C'est une idée que je trouve excellente et j'espère qu'elle fera des émules.* »



Danielle Dixe, *Plans du jardin Vendredi ou Les Limbes du Pacifique*, 1986, feutre sur papier, 24 x 32 cm, fonds Danielle Dixe de la Drac Occitanie

Pages suivantes : Danielle Dixe, *Série de dessins préparatoires pour Vendredi*, feutre sur papier, dimensions variables, fonds Danielle Dixe de la Drac Occitanie

Extrait de *L'Indépendant*, 25 juillet 1995

UN JARDIN EN PARTAGE

POSTFACE PAR GILLES A. TIBERGHIE

Philosophe

La conception et l'entretien d'un jardin ne peuvent être un simple passe-temps : c'est au contraire une activité qui correspond à un engagement total. En témoignent, par exemple, les jardins de Vita Sackville-West dans le Kent, de Ian Hamilton Finlay en Écosse, de Gilles Clément dans la Creuse ou de Derek Jarman sur le littoral anglais à Dungeness – ce dernier ayant donné à son concepteur la possibilité de se préparer à mourir alors qu'il se savait atteint du Sida. Mais bien d'autres jardins encore, moins connus ou tout simplement anonymes, produisent chaque fois, quand nous les visitons, une véritable émotion car ils nous dévoilent le cœur battant d'une vie dont les plantes cultivées, les fleurs, les fruits sont l'expression sensible, le poème végétal compréhensible dans n'importe quelle langue.

C'est aussi ce que l'on constate avec les jardins de Danielle Dixe, tout à la fois artiste et philosophe, deux <i>qualités inhérentes en un sens au métier de jardinier mais que les uns ou les autres développent de façon plus ou moins explicites. Ceux que j'ai nommés étaient, ou sont, des poètes dans leur genre dont certains ont laissé des écrits et des œuvres plastiques. Comme le brésilien Roberto Burle-Marx qui était également peintre et chanteur d'opéra. Chez Danielle Dixe s'élabore une réflexion sur l'habitat qui est aussi

une manière de comprendre le jardin. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien qu'elle s'est intéressée à la figure de Robinson, revisitée par Michel Tournier dans ce qui fut, sans doute, son plus beau livre, *Robinson ou Les Limbes du Pacifique* dont Gilles Deleuze disait qu'il était un « étonnant roman d'aventure cosmique ». On comprend aussi la fascination de Danielle Dixe pour ce roman qui pose la question du rapport fondamental à l'autre et à son environnement, à ce qu'il est coutume d'appeler la nature, d'un terme désignant plutôt une forme d'extériorité qu'un ensemble identifiable, si malaisément opposé jusque-là à cet autre ensemble nommé culture, auquel nous serions censés appartenir de manière élective. Mais, précisément, le jardinier est la personne qui rend ces frontières poreuses, indécidables et peu pertinentes. Alors, au bout du compte, dans cette robinsonnade volontaire comme dans le roman de Tournier, c'est peut être, ici aussi, « un monde sans autrui » qui a fini par apparaître à Danielle Dixe. Ce qui pourrait expliquer l'état dépressif dans lequel elle a fini par sombrer. La solitude de Robinson ainsi revécue nous renvoie à nous-mêmes et nous permet de faire l'expérience non de ce que nous sommes véritablement, mais de ce que nous pouvons devenir dans un tel environnement si riche d'expériences sensorielles. Les dessins

qui accompagnent le projet de Danielle Dixe ont la précision de certaines bandes dessinées. Ils sont parfois très sexués, comme la grotte qui sert d'abri et semble indiquer une sorte d'involution vers les origines, le « quillaja », un arbre dont le tronc ici se divise en deux à la façon de jambes ouvertes, ou la mandragore qui pousse, dit la légende, quand elle est fécondée par le sperme d'un pendu.

Mais, le plus souvent, la « marge de rêves » qui les entoure les apparente aussi aux illustrations des livres pour enfants. De plus ils traduisent délicatement une sensualité très présente dans le roman et dans l'extrait ici proposé : « Il rêva de ses propres poumons, déployés au-dehors, buisson de chair purpurine, polypier de corail vivant, avec des membranes roses, des éponges muqueuses... Il agiterait dans l'air cette exubérance délicate, ce bouquet de fleurs charnelles, et une joie pourpre le pénétrerait par le canal du tronc gonflé de sang vermeil... »

Ce rêve auquel le texte fait allusion peut aussi être sombre, douloureux. En témoignent les lettres à sa sœur où la jardinière se sent « chassée de partout », incapable de trouver sa place dans un monde, socialement mais aussi physiquement, peu accueillant. Rien d'idyllique, et ce n'est pas parce que c'est naturel que c'est bon. « C'est vraiment hostile la

nature », écrit-elle, et, face à ce grouillement de vie, à cette transformation incessante des choses, l'idée lui vient qu'elle-même n'a peut-être qu'une identité très provisoire, qu'elle n'est au fond qu'un « amas de cellules et de bactéries vaguement assemblées » dont chacune peut soudain poursuivre une voie qui lui est propre. Ce n'est pas une hallucination, c'est plutôt une méditation qui nous fait comprendre comment la vie est liée à la mort et combien croître et périr sont les faces opposées d'une même activité de l'univers, ce qui est aussi la leçon de tout jardin. Quant à la « Villa végétale », elle n'est au fond rien d'autre qu'une façon de prolonger le jardin à l'intérieur de l'habitation qui elle-même s'accomplit à l'extérieur. Danielle écrit ainsi à sa sœur Martine en 1997 : « Je viens d'imaginer un jardin... une maison... C'est à la fois une maison et un jardin. C'est une maison qui est un jardin. [...] Et elle demandera un entretien fou. Mais il fallait ça pour atteindre ce que je

cherche dans le jardin. Rendre habitable la nature, au sens littéral. » Habiter *dans* mais aussi habiter *avec* – comme elle le précise plus loin : « Ce que je veux montrer, avec cette villa, c'est qu'il est possible de cohabiter avec la nature. Le véritable dehors, celui qui fait peur, est au-delà du jardin. [...] Mais cohabiter avec la nature, ce n'est pas domestiquer la nature. C'est vivre avec elle. » Ce qui frappe dans l'histoire de Danielle Dixe, c'est l'extraordinaire contraste entre une extrême solitude et un engagement social impliquant toute une communauté. D'un côté elle semble aller jusqu'au bout de cette solitude, en particulier dans l'expérience de la douleur lorsqu'elle se laisse piquer par une guêpe pour mieux comprendre aussi ce qui la relie ainsi à l'univers – ou au « Cosmos ». Ce qui tient aussi de l'expérience mystique aboutissant à une transe quasi hallucinatoire décrite dans de très belles pages : « Je quittai mes vêtements et me mis à danser. À danser dans cette obscurité

floue et mouillée, parmi des corps de bois ondulants dont les silhouettes m'apparaissaient au hasard, entrant et sortant de la nuit. Pendant que je tournais comme ça au milieu du jardin, je suis sûre d'en avoir vu certains, glissant sur leurs racines, se déplacer pour de vrai. »

D'un autre côté, en effet, elle milite contre le projet de construction d'un nouveau parking aux abords du village afin de réclamer le droit de vivre et d'habiter des paysages de manière sensible, refusant d'y être « placée » comme une administrée que l'on croit pouvoir *déplacer* au gré de décisions politiques arbitraires. Une réflexion qui va à contre-courant de la majorité des « politiques de logement ». La solution, l'une d'elle en tout cas et non des moindres, passe par le jardin, en donnant à celui-ci son extension la plus large, dans la mesure où il est précisément l'affaire de tous. Car tout jardin, si singulier soit-il, est toujours un *jardin partagé* par l'ensemble des vivants.

